Flaubert et le roman en train de se faire

Corina IFTIMIA
Université «Ştefan cel Mare» de Suceava

Abstract: This paper focuses on an analysis of Flaubert's work in his novel *Madame Bovary,* based on the author's *Correspondance* during his writing. Our interest is to put face to face the author's comments and the final result as we know it. In order to do this, we will focus on the style, on the narrative structure, on the characters and, most of all, on their discourse. The dialogues will be examined in their evaluative and auto-evaluative dimension, considering the Grice's *Logic and conversation* with its fundamental principles.
Keywords: *discourse, meta-discourse, discourse (auto-)evaluation, discourse principles.*

Pendant la rédaction du roman *Madame Bovary* (1856), Flaubert rendait compte dans ses lettres à Louise Colet des « affres de l'écrivain » et du progrès de la narration. Parmi les difficultés qu'il y mentionne, il insiste sur celle qui porte sur la réalisation des dialogues : « Mais *comment faire* (nous soulignons) du dialogue trivial qui soit bien écrit ? » (lettre à L. Colet, le 13 septembre, 1852) pour obtenir cet effet de « chaudron fêlé » lors des échanges conversationnels de ses protagonistes ? « Il me faut faire parler, en style écrit, des gens du dernier commun, et la politesse du langage enlève tant de pittoresque à l'expression », écrit-il à son amante, le 19 septembre.

En effet, le roman contient peu de morceaux dialogiques, mais ce sont de vrais morceaux de bravoure, comme la scène polyphonique des comices agricoles qui fait l'effet d'une cacophonie grotesque. Mais ce n'est pas ce morceau-là qui fera l'objet de cette analyse. Nous proposons un autre morceau de choix, celui qui avait causé les réflexions suivantes, une année plus tard, dans sa lettre de 10 avril, à propos de l'ennui que lui provoquait *sa* Bovary : « J'ai à faire un dialogue de ma petite femme avec un curé, dialogue canaille et épais, et, parce que le fonds est commun, il faut que le langage soit d'autant plus propre. L'idée et les mots me manquent. » (p. 162).

Située après l'intrigue amoureuse ratée avec Léon, cette scène dialogique doit rendre compte du désarroi de l'héroïne quittée par son soupirant et en train de chercher du réconfort dans la foi. Elle se tourne donc vers l'Église et s'adresse à l'homme de Dieu pour qu'il lui apaise l'âme tourmentée. Voici dans quels termes Flaubert résumait la situation de communication:

> « Ma petite femme, dans un accès de religion, va à l'église. Elle trouve à la porte le curé qui, dans un dialogue (sans sujet déterminé), se montre tellement bête, plat, inepte, crasseux, qu'elle s'en détourne dégoûtée et indévote. Et mon curé est très brave homme, excellent, même, mais il ne songe qu'au physique (aux souffrances des pauvres, manque de pain ou de bois), et ne devine pas les défaillances morales, les vagues aspirations

BDD-A27345 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:46 UTC)

> mystiques ; il est très chaste et pratique tous ses devoirs. Cela doit avoir six ou sept pages au plus et sans une *réflexion* ni une *analyse* (tout en style direct). De plus, comme je trouve très canaille de faire du dialogue en replaçant les « il dit, il répondit» par des barres, tu juges que les répétitions des mêmes tournures ne sont pas commodes à éviter. Te voilà initiée au supplice que je subis depuis quinze jours.» (p. 166-167)

Or, tout dans le déroulement de cet échange montre qu'il s'agit d'un acte de communication manqué, avec les conséquences fâcheuses sur l'évolution de l'héroïne.

Nous décelons dans cette citation deux dimensions du discours de l'auteur et de ses personnages : évaluative et auto-évaluative.

La dimension évaluative porte sur le langage des personnages : dialogue *canaille, épais, sans sujet déterminé*.

La dimension auto-évaluative porte sur le langage du scripteur, sur son énonciation, sur les effets de style recherchés : dialogue *bien écrit*, comment *faire parler en style écrit des gens communs, sans réflexion, sans analyse* etc. D'après son témoignage dans les lettres, Flaubert s'interdisait les réflexions et les analyses directes des propos, faits et gestes de ses personnages, par souci d'objectivité. Le scripteur s'efface autant que possible, en assignant au lecteur-récepteur la tâche d'interpréter et d'analyser.

Par ce dialogue, Flaubert vise à créer un malentendu censé expliquer par la suite le détournement définitif d'Emma de la foi. Notre tâche à nous est de montrer le *comment* de cette entreprise annoncée par l'auteur dans son projet dans la lettre citée. Pour ce faire, nous adoptons la théorie de H. P. Grice sur le principe de coopération (PC) et du principe de pertinence (PP) qui gouvernent tout échange interlocutif réussi. Nous tâcherons de montrer dans quelle mesure la violation de ces principes mène à l'échec de l'échange conversationnel.

Les lois du discours de Grice

Tout discours, soit-il réel ou fictionnel, obéit aux mêmes principes et aux mêmes lois et donc, il est sujet au même traitement, comme le signalait Dominique Maingueneau dès 2000. En ce sens, le clivage entre les sciences de la littérature et des sciences du langage tend à se réduire, surtout grâce aux progrès des travaux en analyse du discours.

Au chapitre « Logic and conversation », Grice pose quatre règles ou principes qui structurent le principe de coopération, nommées, en écho à Kant, comme il suit : la *quantité*, la *qualité*, la *relation* ou la *pertinence* et la *manière*. Ces quatre maximes concernent l'efficacité du but de l'échange d'information, la capacité des protagonistes de la communication d'engendrer un discours efficace, persuasif, orienté vers une certaine conclusion, donc argumentatif.

Dans les lignes suivantes, nous les prendrons un par un juste pour les besoins d'analyse, car en réalité, ils interfèrent au cours de l'échange. Mais, avant d'entrer dans la matière, il nous faut ajouter quelques détails absents de la description schématique de la *situation de communication* présentée par Flaubert.

Emma arrive à l'église à un moment où le curé s'emploie à enseigner le catéchisme à un groupe d'enfants turbulents dont les préoccupations sont loin des mystères de la foi. La visite à l'improviste d'Emma force le curé à sortir de son espace où il exerce son devoir d'enseignant, sans qu'il s'en détourne complètement. Son attention est divisée entre l'interlocutrice de passage et les élèves qui n'attendaient que l'absence du maître pour rompre la discipline. Donc, on a en fait deux situations de communication qui s'entrecoupent, une initiale, curé-enfants dans l'église, et une seconde qui se superpose sur la première, curé-Emma à l'extérieur de l'église. La non-concordance des temps, des lieux

BDD-A27345 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:46 UTC)

et des participants avec ces deux situations de communication contribue largement à l'échec de l'échange second. Le dialogue est coupé par les admonestations et les menaces du curé adressées aux enfants indisciplinés. Ce facteur extérieur détruit les principes internes de fonctionnement d'un échange verbal cohérent, cohésif.

La maxime de la *quantité*

Selon Grice, cette maxime exige que toute contribution verbale contienne autant d'information qu'il est requis, ni plus ni moins d'information. Le déroulement du dialogue montre que le curé en fournit trop et Emma, peu. Le curé se montre loquace dans un verbiage de convenance qui agace son interlocutrice. Les détails sur les Riboudet produisent un écart au vrai sujet du dialogue, tel que l'envisageait l'interlocutrice.

La maxime de la *qualité*

Par cette maxime, Grice exprime l'exigence que chaque intervenant n'affirme que ce qu'il croit être vrai ou ce pour quoi il a des preuves. Les règles spécifiques de cet axiome sont donc: « N'affirmez pas ce que vous croyez être faux » et « N'affirmez pas ce pour quoi vous manquez de preuves ».

Apparemment, cette maxime est respectée. Le curé s'énonce du haut de son autorité ecclésiastique, ayant recours aux vérités immuables qu'il puise dans l'Écriture. C'est justement sur ce chemin qu'Emma souhaite engager le dialogue. Pourtant, l'énonciation de ces vérités comme : « *Nous sommes nés pour souffrir*, comme dit Saint Paul » ou « Mais lui [Charles Bovary], il est le médecin des corps, ajouta-t-il d'un rire épais, et moi, je le suis des âmes ! » produit l'effet contraire par leur décontextualisation.

Le décalage entre les sentences pieuses et la conduite de l'homme de Dieu est visible dans l'interprétation strictement matérialiste des préceptes spirituels. Le « rire épais » renvoie la seconde remarque dans le dérisoire et tout le dialogue avec. Les vérités du curé font figure de lieux communs bons à agrémenter un échange décousu, inconsistant dès son amorce. Par ailleurs, la dimension grotesque, caricaturale du syntagme « médecin des corps » attaché à Charles et « médecin des âmes » que s'approprie le curé se révèle le long des pages du roman : le « médecin des corps » finit par estropier un patient et le « médecin des âmes » s'engage toujours dans des querelles stériles, truffées d'idées reçues, avec le pharmacien athée. En même temps, il dispense des leçons de catéchisme en faisant répéter aux enfants, à la manière des perroquets, les principes du christianisme.

À la *relation* ou *pertinence*, Grice rattache la règle primordiale: « Parlez à propos ». Il s'agit de la maxime fondamentale de la coopération, qui exige que toute contribution verbale soit telle qu'elle puisse contribuer à la pertinence du discours. Or, de ce dialogue il ressort que le principe de coopération est le moins respecté. Le curé rate systématiquement « l'à-propos » d'Emma, en détournant la conversation vers l'extérieur.

Le mal-être, la souffrance de la protagoniste sont pris au pied de la lettre, en sens physiologique, leur cause étant attribuée à « ces premières chaleurs ». C'est dans cette logique, la sienne, que le curé interroge Emma sur son mari : « - Mais M. Bovary, qu'est-ce qu'il en pense ? - Lui ! Fit-elle avec un geste de dédain. - Quoi ! Répliqua le bonhomme tout étonné, il ne vous ordonne pas quelque chose ? - Ah ! Dit Emma, ce ne sont pas les remèdes de la terre qu'il me faudrait.» Par cette réponse, Emma essaye d'orienter l'échange vers les souffrances de son âme.

Elle adopte la même stratégie discursive en se servant de la remarque du curé sur sa qualité de « médecin de l'âme » : « Oui..., dit-elle, vous soulagez toutes les misères. ».

BDD-A27345 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:46 UTC)

Seulement, le curé se met à évoquer la souffrance d'une vache « qui avait *l'enfle* » et qu'il était allé soulager. Le cortège des misères évoquées par le curé s'allonge avec celles des cultivateurs et des ouvriers démunis.

Emma ponctue chaque évocation par des tentatives de plus faibles et maladroites de ramener la discussion là où elle veut, en s'excluant, tour à tour, de chaque catégorie des nécessiteux : « Il y en a d'autres », « Ce ne sont pas eux », « Mais celles […] qui ont du pain et qui n'ont pas... » Le curé s'empresse de compléter Emma dans la même logique : « De feu l'hiver ». C'est la réplique de trop, celle qui contribue à la rupture brutale de la coopération qui semblait régir l'échange : « Eh ! Qu'importe ! » Par cette exclamation, l'héroïne exprime avec agacement le rejet de l'argumentaire du curé. La brutalité, voire la vulgarité manifeste des propos choque ce dernier, mais ne le rend pas moins obtus et vulgaire à son tour : « Comment ! qu'importe ? Il me semble, à moi, que lorsqu'on est bien chauffé, bien nourri..., car enfin... »

Ne voyant pas au-delà des besoins matériaux, le curé se met à juger la femme devant lui. Ce manque de finesse le place sur le même plan que Charles qui, voyant le mal-être de sa femme, en cherche les causes physiologiques, tout en se demandant : « Mais qu'est-ce qu'elle a ? » Mais, ce qui est pardonnable chez un officier de santé, ne l'est pas chez un curé, même si le lecteur sait qu'en principe, il a raison.

Ce jugement du curé provoque une sensation de vertige chez Emma, comme à chaque fois qu'elle est en proie à une forte émotion. Son malaise renforce les considérations d'ordre physiologique du curé : « C'est la digestion, sans doute ? » qui lui conseille de rentrer chez elle, de prendre « un peu de thé ou bien un verre d'eau fraîche avec de la cassonade ».

L'échec complet de l'échange se résume dans la question rhétorique d'Emma : « Pourquoi ? » Et là, encore, le curé passe à côté de la démarche de sa paroissienne. Cette question existentielle reçoit une réponse conséquente à l'étourdissement manifeste de la femme.

La chute de l'échange montre un curé qui, pour une fois, se rend compte du fait que l'essentiel n'avait pas été dit et il relance son interlocutrice sur une question restée sans réponse « Je voudrais savoir... […] - Mais vous me demandiez quelque chose ? Qu'est-ce donc ? Je ne sais plus ». Tout serait à recommencer, mais Emma se rend compte de l'inutilité de sa démarche et se contente d'un «Rien..., rien... », ce à quoi, le curé qui n'attendait que cela, prend congé sur ces paroles : « Alors, madame Bovary, dit-il enfin, faites excuse, mais *le devoir avant tout* (nous soulignons), vous savez. »

Flaubert choisit de clore ce morceau de dialogue sur une réplique qui montre le comble de la bêtise humaine chez un homme de l'église. Certes, le devoir du curé est d'initier les enfants aux mystères de la foi chrétienne, mais aussi celui de panser les plaies et de soulager les maux des croyants.

On peut remarquer un paradoxe, dès les premières répliques du morceau analysé. Le principe de pertinence est respecté par chaque locuteur en particulier, selon son propre positionnement vis-à-vis de l'énonciation : le plan terrestre (le curé) et le plan spirituel (Emma). Chacun essaye d'orienter l'autre (l'orientation argumentative dont parle J.-M. Adam) vers son terrain pour le persuader du bien-fondé de ses propos. Les deux protagonistes restent sur leurs positions, ce qui crée un malentendu irrémédiable jusqu'à la fin du dialogue où Emma semble « se réveiller d'un songe ».

La règle de la *manière*

Elle concerne la modalité ou la manière dont on doit dire ce que l'on dit, la forme du message. Celui-ci doit être clair, non ambigu, synthétique, méthodique, dit Grice.

BDD-A27345 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:46 UTC)

Notre morceau dialogal montre que lors de l'échange, il y a une ambiguïté que l'un des protagonistes, Emma, essaye vainement d'enlever, tandis que l'autre, le curé, s'obstine dans ses idées. Le message qu'elle envoie reste obscur, mal formulé devant un interlocuteur opaque, sans perspicacité aucune. La tournure vulgaire, brutale, paysanne que prend l'échange montre qu'au-delà des aspirations mystiques indéfinies de l'héroïne, celle-ci est incapable de les énoncer de manière appropriée. L'incapacité de transmettre un message fort à un moment de crise existentielle se heurte à l'incapacité de l'autre de comprendre le tourment exprimé par des allusions. Emma présume trop de la compréhension des âmes de la part du curé. Le curé, à son tour, est fort de son savoir théologique, plein de compassion pour les nécessiteux, mais imperméable aux souffrances d'ordre spirituel de ceux qui sont bien nourris, chauffés.

Pour conclure

Dans cette brève analyse, nous avons essayé de démonter le mécanisme dysfonctionnel d'un échange conversationnel raté, en nous appuyant sur les principes et maximes de Grice. Étant donné le décalage spatial et temporel du linguiste et du prosateur, cette démarche pourrait sembler inappropriée comme réponse à la question flaubertienne du *Comment ?* Pour ce faire, il aurait suffi à l'interprétant d'avoir eu recours aux qualités fondamentales du style (préoccupation obsessionnelle de Flaubert) : clarté, propriété, précision, concision, correction, pour ne nommer que les quatre premières, héritées de la rhétorique. Néanmoins, le cadrage théorique que nous avons adopté nous a permis de montrer, techniquement, les causes de l'échec de cet échange. Les causes profondes de cet échec, le *Pourquoi ?,* sont d'un ordre différent et il faut les chercher ailleurs, dans les transformations du mental collectif de l'époque.

Flaubert met en scène un curé obtus non pour se moquer de la religion (chef d'accusation de son procès pour le roman en question), mais pour montrer un phénomène bien entamé et en pleine progression à son époque : la sécularisation de l'église catholique. La « nouvelle morale » prônée par le comte Henri de Saint-Simon, ainsi que le positivisme d'Auguste Comte avaient séduit toute une élite intellectuelle, y compris une partie du clergé. Placé dans ce contexte, le dialogue analysé ne saurait être scandaleux que pour l'esprit bourgeois hypocrite de l'époque, dont l'auteur même a failli être victime. Flaubert s'est contenté de mettre face à face un curé de campagne plus attaché à la morale terrestre qu'au salut de l'âme et une femme qui passe par une crise de dévotion tout aussi passagère que ses étourdissements.

BIBLIOGRAPHIE

Flaubert, Gustave, 1926-1954. Œuvres complètes, Correspondance, Nouvelle Édition Augmentée, Troisième série (1852-1854). Paris, Louis Conard Éditeur, pp. 162-167.

Flaubert, Gustave, 1956, 1990. *Mme Bovary*, Paris, France Graphic Publications.

Adam, Jean-Michel, 2005. La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours, Paris, Armand Colin.

Grice, Herbert Paul, 1989, 1991. *Logic and conversation,* First Harvard University Press, pp. 22-40.

Maingueneau, Dominique, 2005. *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Colin.

BDD-A27345 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:46 UTC)